

## DEUXIÈME PARTIE

### CHEZ LES BA-NGALA

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### Les premières relations.

Voici ce que me raconta en décembre 1884, le Ba-Ngala Muélé, homme raisonnable et d'âge mûr :

— Les Ba-Ngala n'avaient jamais vu un homme blanc et n'en soupçonnaient pas même l'existence, quand un jour (1), il y a bien des dizaines de lunes, au moment où le soleil est droit au dessus des têtes, une flottille de pirogues, aux formes pesantes ignorées de la contrée, précédée d'un canot extraordinaire encore plus vaste, portant une grande perche debout vers son milieu, apparut silencieusement devant nos villages, en suivant le fil du courant. Les hommes qui les montaient étaient couverts aux trois quarts d'étoffes blanches, même sur la tête, chose singulière pour ce pays où le chef le plus riche se vêtait d'un simple lambeau de tissu de bananier. Et, fait absolument nouveau, renversant toutes les idées des Ba-Ngala sur l'humanité, deux êtres

(1) Le 14 février 1877, lors du premier passage de Stanley.

de couleur blanche — oui, blanche comme l'argile à poterie — paraissaient commander cette expédition.

Ils semblaient avoir à peu près la même forme que le commun des hommes, mais leurs cheveux, leurs figures et leurs yeux étaient étranges.

N'étaient-ce pas des envoyés d'Ibanza, le mystérieux esprit ?

Et pourquoi les faisait-il surgir soudain sur notre fleuve ? Leurs desseins ne pouvaient qu'être mauvais : ils avaient abordé à un flot, au lieu de venir se présenter à la rive, comme le fait chez nous tout voyageur non animé d'intentions hostiles.

Aussi, au premier moment, quand la distance ne nous permettait pas de bien distinguer, avons-nous pris leur convoi pour un parti de nos ennemis de Mobéka ; l'alarme avait été donnée et nous avons rassemblé nos canots pour le combat. Mais les vêtements de leurs guerriers, la forme nouvelle de leurs fusils, et surtout l'aspect inattendu de ces personnages blancs nous avaient détrompés.

Cependant, plusieurs de nos pirogues s'étaient fortement rapprochées de celles de ces inconnus.

Le plus vieux des deux êtres blancs avait les cheveux plats et gris et des yeux de la couleur de l'eau ; il se dressa et montra une étoffe rouge et du fil de laiton. Quelques-unes de nos équipes avancèrent, en discutant le sens de cette attitude, avec la violence habituelle de notre chaud tempérament. L'autre blanc braqua un fusil vers les nôtres. Et le vieux l'apostropha vivement dans une langue incompréhensible.

Nos amis qui étaient le plus près d'eux, crurent que cela ne signifiait rien de bon et ils jugèrent que le meilleur parti était d'attaquer ces blancs mystérieux, venus on ne sait d'où. La lutte fut des plus violentes.

Quel fétiche avaient donc leurs fusils pour avoir tant de force ? Leurs balles, en un métal gris et lourd que nous n'avions jamais vu, nous atteignaient à des distances énormes. Les femmes et les vieillards qui de la rive suivaient le combat, étaient touchés ; les murs de nos cases étaient troués ; des chèvres errant au loin dans les champs tombaient foudroyées. Et sur l'eau même, nos boucliers étaient percés comme des bananes ; nos pirogues de bois dur éclataient et se remplissaient d'eau. Néanmoins, nous luttâmes avec énergie et nous poursuivîmes les êtres blancs bien en aval de nos villages. Leur bande nous échappa enfin,

en poussant des cris de triomphe. Et nous n'en entendîmes plus jamais parler.

Ainsi s'exprima Muélé, en ajoutant que Mata-Buiké, le chef des Ba-Ngala, avait fait de grands efforts pour détourner son ardent peuple de s'approcher de ces blancs qui ne pouvaient être des hommes.

Telle est l'explication fournie par un indigène de cette attaque, la plus acharnée de toutes celles que subit Stanley dans sa première descente du haut-Congo, et pour laquelle ses ennemis avaient en ligne soixante-quatre pirogues, portant trois cent cinquante fusils pour le moins.

L'exposé justificatif de Muélé attribue cette agression à une crainte très compréhensible, à l'étonnement et à l'appréhension produits par la première apparition de l'homme blanc chez une tribu primitive et superstitieuse. Je n'hésiterais pas à l'accepter, si je n'avais appris à connaître le caractère belliqueux et pillard des Ba-Ngala. Stanley, dans son véridique récit de cette lutte prolongée (1), se montre outré de leur injuste offensive et les appelle les Ashantis du Congo.

Il ajoute :

« Les Ba-Ngala sont indubitablement très supérieurs à tous les autres riverains du fleuve. Je regrette beaucoup la singulière antipathie qu'ils ressentent pour les étrangers, et qu'ils continueront de témoigner sans aucun doute jusqu'au jour où deux ou trois rudes combats leur apprendront, de même que l'ont appris les Ashantis, à ne plus considérer les hommes qui ne sont pas de leur tribu comme des cibles. »

Tel était le peuple au milieu duquel une décision déjà ancienne m'avait désigné pour fonder un poste.

Le lecteur comprendra à quel travail d'imagination je me livrai pendant les longs mois qui précédèrent la réalisation de cette mission. Je lui ferai grâce des réflexions faites, des éventualités, des hypothèses prévues et des plans conçus par mon esprit tourmenté de la fièvre d'entreprise.

A l'heure où Stanley nous avait quittés, le 16 octobre 1883 à l'Équateur, pour sillonner jusqu'aux Falls, avec ses petits vapeurs, la partie supérieure du Congo, qui ne l'avait plus vu depuis près de sept ans, il m'avait dit :

(1) *A travers le continent mystérieux.*

— Je doute fort que mon voyage soit pacifique. Dès les premiers jours, je me trouverai en présence des Ba-Ngala et leur réception de 1877 me promet la bataille.

Il n'en fut rien.

Un fait bien simple avait préparé ce changement complet dans les dispositions apparentes des Ba-Ngala : c'était la création de la station de l'Équateur.

Bien que les rapports entre les Ba-Ngala et les Wangata fussent excessivement restreints, après quatre mois d'établissement le bruit de notre installation à Wangata avait pu parvenir depuis quelque temps déjà chez la première de ces tribus ; elle avait entendu vanter notre richesse en étoffes, en perles, en laiton, en bimbeloterie ; elle n'avait appris que du bien sur notre compte, quoiqu'on lui eût fait remarquer la longueur excessive de nos nez. On lui avait dit les blancs généreux, patients et justes.

Aussi, quand, le 20 octobre 1883, Stanley, qui par la rive gauche voulait éviter le pays des Ba-Ngala, parvint à hauteur de Bolombo, il fut agréablement surpris de recevoir une invitation à venir visiter ses anciens ennemis. Bien entendu, dans ce message aucune allusion n'était faite aux premières relations d'autrefois.

Au surplus, le changement des fonctions, du nom et des embarcations de Stanley favorisait cet oubli tacite.

L'explorateur avait fait place au fondateur d'État ; Tenndelé (corruption du nom de Stanley) était devenu le puissant Boula Matari, bien connu en aval ; il ne naviguait plus avec des pirogues, mais dans des bateaux à feu, « marchant tout seuls », brillants de couleurs blanche et rouge et bondés de marchandises d'échange. Stanley se dirigea tout de suite vers la rive droite, au centre du pays de ces belliqueux indigènes. Moléko, notable du village de M'Poumbou (1), servit d'intermédiaire : c'est en face de son débarcadère que Stanley s'arrêta. De nombreux vols de menus objets furent commis la nuit par les audacieux natifs, mais on ferma les yeux sur ces peccadilles.

Quarante-huit heures plus tard, le chef de l'expédition faisait l'échange du sang avec Mata-Buiké, le grand chef des Ba-Ngala. Et ceux-ci réclamaient instamment la faveur de posséder un homme blanc parmi eux. Stanley promit d'aller dans ce but me chercher à

(1) Voir le croquis détaillé des environs de la station des Ba-Ngala.

l'Équateur, après qu'il aurait affectué son voyage en amont, qui, disait-il, lui prendrait trente à trente-cinq jours.

Ce temps écoulé, les Ba-Ngala ne virent pas revenir Boula Matari. Le seigneur blanc ayant été aux Stanley-Falls, ne reparut parmi eux que vingt-huit jours plus tard, à la Noël. Mata-Buiké était absent alors, ainsi que ses principaux tenants. La populace non surveillée en profita pour inaugurer une série de vols éhontés, effectués en plein jour. De pareilles pratiques, qu'il était impossible de sembler ignorer plus longtemps, rendirent une mesure énergique nécessaire, dans l'intérêt même de la station à établir parmi ces natifs.

Stanley fit capturer un enfant de dix ans surpris en flagrant délit de rapine. Un combat s'en serait suivi, si notre commandant ne s'était précipité dans la mêlée, le sabre au clair, avec une forte escorte, et n'avait réussi à empêcher, sans effusion de sang, la délivrance du captif.

En vain le père de celui-ci vint-il offrir plusieurs esclaves en échange de son enfant, Stanley fut inflexible. On avait volé à son personnel une lance, des jumelles, une casquette, un paquet de vêtements, un parapluie, et un coffre contenant des hardes et des cartouches.

— Rendez-moi le bien dérobé, dit-il, et je mettrai le petit en liberté, mais pas avant.

Il fut impossible au malheureux père d'amener les voleurs à rendre gorge. Mata-Buiké ne rentrant pas au village, nos bateaux, emportant le petit nègre, quittèrent les Ba-Ngala le 20 décembre 1883, en termes peu agréables. Boula Matari avait annoncé son retour dans huit jours pour vider l'incident avec le grand chef, et pour m'amener résider parmi ces « dignes » populations.

Arrivé à l'Équateur, le 30 décembre, Stanley, préoccupé des tendances peu loyales des Ba-Ngala, crut devoir, contrairement à son habitude, me laisser libre de choisir, pour le point où j'aurais à m'établir, entre Loulanga et Ba-Ngala.

— Loulanga, me dit-il, occupe le confluent d'une belle rivière, le Loulongo; le site est fort beau; la population, assez nombreuse, m'a parfaitement accueilli; elle n'a donné lieu à aucune plainte; les vivres sont abondants; enfin, vous seriez là assez près de l'Équateur pour entretenir des relations suivies avec votre ami Vangele.

D'autre part, les Ba-Ngala forment la plus puissante agglomération que je connaisse depuis Banana jusqu'aux Stanley-Falls. L'Européen qui les aura pour alliés, commandera le passage du fleuve. Mais ils sont audacieux, irritables, et peu honnêtes. Avec votre tempérament chaud, je crains pour vous une fin tragique. Compter sur vos vingt-six fusils serait, chez eux, pure folie. Ils peuvent mettre en ligne au moins huit cents fusils à pierre, plus six à huit mille guerriers armés de lances, et leur bravoure est incontestable.

Je répondis :

— Veuillez vous tranquilliser au sujet de ma vivacité. J'ai suffisamment de sens et de volonté pour me montrer doux, patient et calme, et pour ne pas irriter le loup qui me tiendrait dans sa gueule. Ne consultez que l'intérêt de Sa Majesté. En venant en Afrique, je me suis préparé au sacrifice éventuel de ma vie.

L'éminent explorateur me renvoya au lendemain, pour me permettre de réfléchir et de consulter Vangele.

Le résultat de cette délibération avec mon sagace compagnon fut la déclaration suivante que je fis à Stanley :

— Vous êtes le chef de l'expédition; vous avez l'expérience complète de l'Afrique centrale; vous possédez les instructions du Roi et la connaissance des lieux. Décidez pour le bien exclusif de notre œuvre, où je dois me rendre. Je suis soldat, j'obéirai en réunissant toutes mes facultés pour réussir dans ma mission. Je patienterai avec les indigènes; je ne tirerai le glaive que le dernier et seulement pour la défense du poste qui me sera confié.

Avec une visible satisfaction, Stanley me donna acte de mes paroles. Mais il ne me fit pas connaître le parti qu'il comptait prendre.

C'est seulement le 2 janvier 1884, au soir, après vingt-quatre heures de navigation, et en voyant notre flottille tenir les chenaux du centre des îles pour laisser Loulanga au loin à droite, que je fus édifié sur la résolution de notre chef.

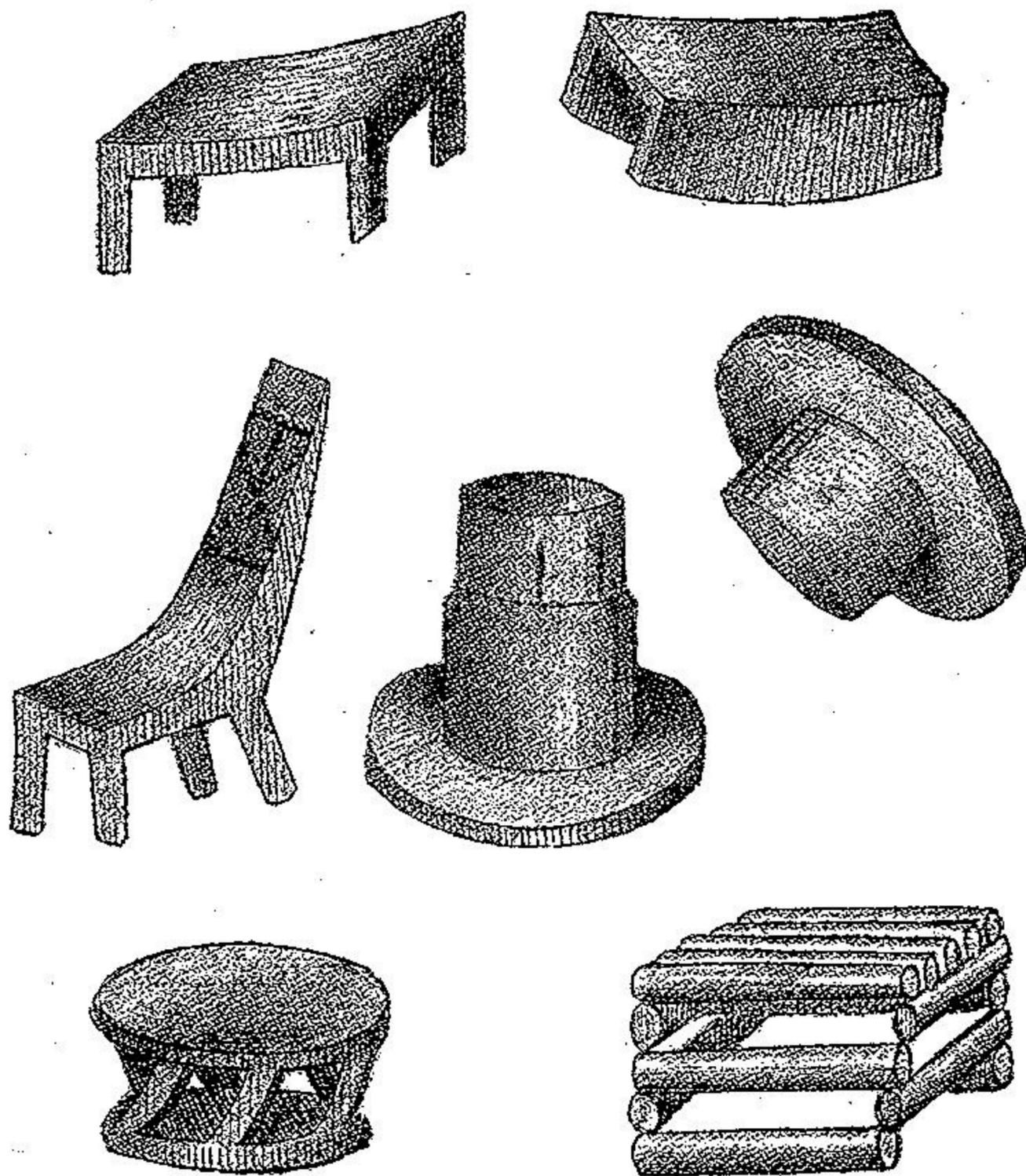
Nous courions droit chez les Ba-Ngala.

Le 5, à midi, en sortant d'un canal tortueux entre des îles, nous nous trouvâmes brusquement devant la rive droite du Congo, en face des villages inférieurs des Ba-Ngala.

Nous tenant prudemment à cinq cents mètres de la terre ferme,

nous gagnâmes une île, à hauteur de la résidence du roi Mata-Buiké, dans le district d'Iboko.

Nos noirs étaient affamés : ils avaient espéré pouvoir acheter des vivres en route, et nous n'avions abordé à aucune localité.



Sièges. Bayanzi, Équateur, Ba-Ngala.  
(Dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

Deux pirogues se détachèrent du village du grand chef à notre rencontre. Elles convoaient Imbembé, son neveu et conseiller intime.

— Pourquoi n'accostez-vous pas à notre débarcadère ? dit-il. Nous ne sommes pas des ennemis. Mata-Buiké vous engage à loger chez lui et à traiter la question des vols.

Nous nous rendîmes à cette invitation ; des ordres furent donnés pour une stricte police. Stanley seul, avec Douala, descendit à terre.

Les natifs se tenaient à distance respectueuse ; un mot d'ordre devait leur avoir été communiqué.

Au bout d'un quart d'heure, je reçus avis de rejoindre mon chef.

Je le trouvai assis sur une large place, attendant Mata-Buiké. Celui-ci avait fait part de son désir de me voir en même temps.

Il se montra bientôt.

Stanley en a tracé un excellent portrait :

« Mata-Buiké, doyen des chefs de la tribu, était, dit-il, un vieillard de soixante-quinze à quatre-vingts ans, aux cheveux gris (1), taillé en colosse. La carrure de ses épaules et de sa tête massive, le pénétrant éclat de l'œil solitaire (2) qui ornait son visage, tout lui donnait un air cyclopéen. Il devait, selon moi, mesurer un mètre quatre-vingt-six de hauteur et était doué d'une voix sonore qu'on entendait nettement à des centaines de mètres de distance, quand il l'élevait pour haranguer sa tribu ; la peau, çà et là pendante, était creusée de rides profondes, attestant le grand âge du personnage. Mais quand Mata-Buiké redressait sa haute taille, en s'appuyant sur sa canne, à peu près aussi longue et aussi lourde qu'un mât de canot, et que sa voix stentorienne s'enflait au-dessus des têtes des centaines de Ba-Ngala accourus à son appel, on sentait chez ce grand vieillard une verdeur, une vigueur de tempérament étonnantes.

» Ce n'était ni le plus avenant, ni le mieux doué des hommes que j'eusse rencontrés en Afrique ; mais, à en juger par la robustesse de sa personne, les parfaites proportions de ses membres et l'expression du visage, empreinte d'une véritable puissance, il avait dû être naguère le spécimen le plus étonnant de virilité physique qu'il fût possible de voir dans l'Afrique équatoriale. Il nous apparaît à nous-mêmes comme un Milon de Crotoné, un vieil Hercule, un moderne Samson. »

Ce patriarche des Ba-Ngala prit la main de Stanley avec effusion et plongea son regard plein d'affection dans les yeux de l'homme blanc. Il recommença plusieurs fois cette manifestation ; puis, se tournant vers moi :

(1) Il portait toute sa barbe grise, ce qui est plus ou moins un privilège de grand chef.

(2) Il avait, dit-on, perdu l'autre à la guerre.

— C'est le fils que vous me destinez? fit-il.

— Oui, c'est Mouéfa, le meilleur de mes enfants. (Celui que l'on présente est toujours annoncé comme la crème des hommes.)

Mata-Buiké me contempla un instant des pieds à la tête, et finalement il daigna prendre ma main. Malgré moi, malgré le sentiment que j'avais de ma supériorité morale sur ce sauvage, son aspect m'imposait, et il me fallut plusieurs semaines de contact pour me dégager de cette impression.

Une grande foule de Ba-Ngala était accourue. J'admirais les formes robustes de ce peuple et son attitude hardie, quand le vieux chef me présenta un nouvel arrivé.

— C'est Mongimbé, me dit-il; vous deviendrez son frère de sang; il est mon principal parent, et le premier après moi.

Je pris la main de ce seigneur. C'était un indigène de quarante ans environ, à la voix éraillée, au regard sournois, aux allures pleines de dissimulation. J'affectai de le considérer comme le plus aimable des hommes.

La journée suivante fut consacrée à l'affaire des vols. Mata-Buiké s'en montra fort indigné et prononça, devant les deux mille personnes assemblées, une violente harangue, au cours de laquelle il fit un éloge pompeux des hommes blancs et de leur loyauté.

Et le peuple approuva.

Mais quand il s'agit de nous restituer les objets des larcins, ce fut une autre gamme. Tout, disait-on, était détruit, perdu ou égaré. Boula Matari fit un geste si incrédule et si méprisant à la fois que le clan du vieux chef résolut de nous seconder. N'Joko, un de ses neveux, nous désigna à voix basse un des voleurs, qui avait la hardiesse d'assister à la discussion. Vingt Zanzibarites reçurent discrètement l'ordre de cacher des cordes sous leurs robes blanches et de s'emparer de ce délinquant. Ils y réussirent admirablement, au milieu des vociférations des Ba-Ngala, qu'une telle audace frappa d'étonnement. Un second coupable fut capturé; puis un troisième. Mais alors il s'en fallut de peu que le sang ne coulât. Notre dernier prisonnier était innocent, et la plèbe nous menaçait de ses armes. Stanley le fit relâcher et indemniser pour les horions qu'il avait reçus en se débattant.

Mata-Buiké riait ouvertement du succès de nos manœuvres; ses proches affectaient une parfaite indifférence. Les autres chefs, furieux

de cette attitude, interpellèrent la famille royale. Alors Mata-Buiké se leva :

— Boula Matari, dit-il, connaît la coutume de notre pays de retenir les voleurs en ôtage jusqu'à ce qu'ils aient restitué. Parmi ces prisonniers est mon propre petit-fils; je ne puis pourtant lui contester le droit de les vendre ou de les tuer, si bon lui semble. Il a agi avec nous en ami; après huit jours d'absence, il est venu offrir de rendre son premier captif moyennant justice. Il vous a donné une dernière occasion de réparer le mal que vous lui avez fait. Si vous n'en profitez pas, il est le maître d'emmener les coupables et de les mettre en pièces. C'est tout.

En présence de cette adhésion énergiquement donnée à nos actes, les Ba-Ngala s'exécutèrent; les articles volés nous furent rendus plus ou moins détériorés, et nous délivrâmes les prisonniers.

Cet incident clos, Stanley rappela la promesse des concessions de terrain qui lui avait été faite pour l'édification d'une station. Mata-Buiké parut un peu surpris de ce retour à un pareil sujet, après les derniers événements. Néanmoins, il se déclara prêt à indiquer l'emplacement qu'il nous réservait.

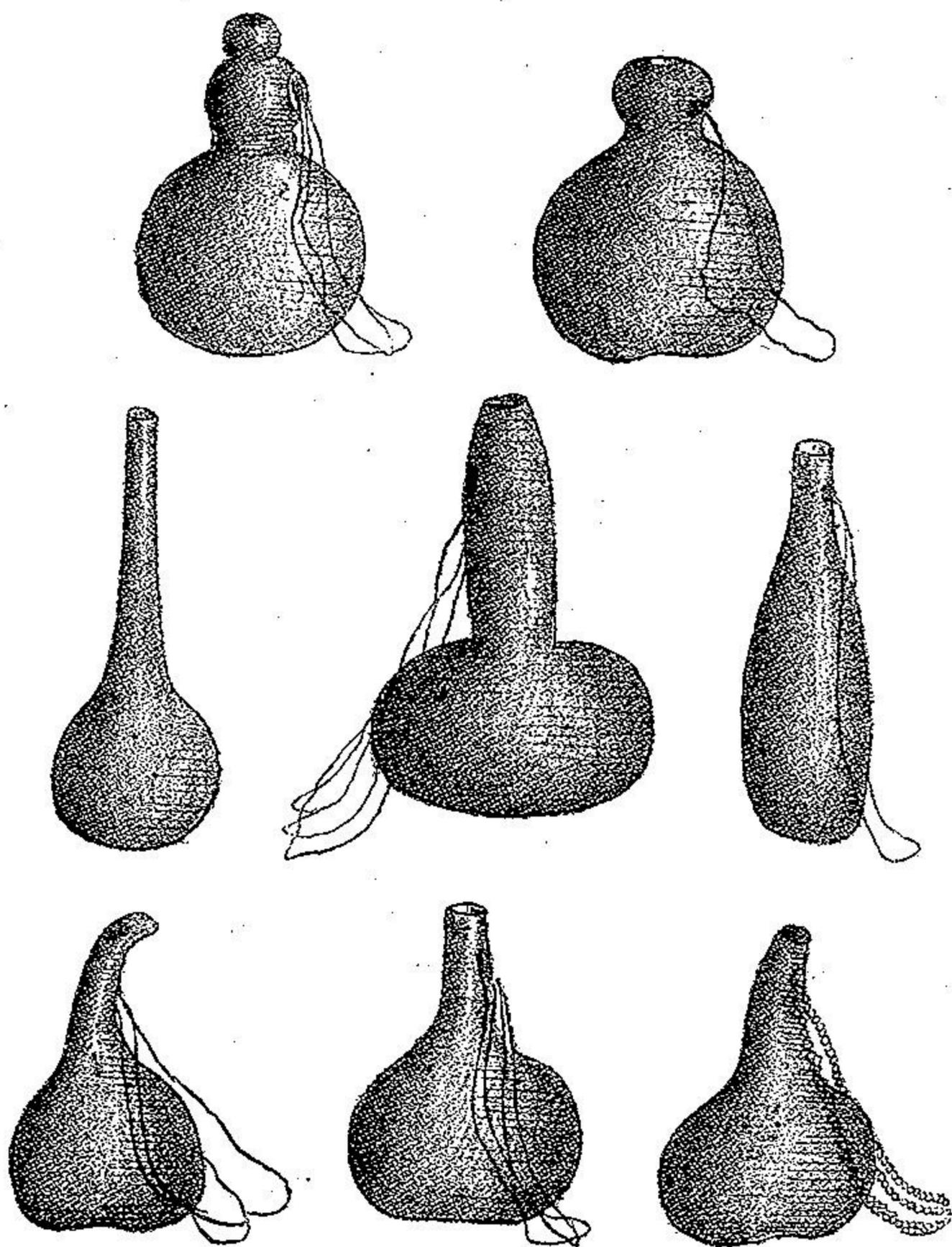
Le 6 janvier, Stanley étant malade et alité, c'est à moi que l'on montra le lieu destiné à notre établissement. On m'offrit le choix entre une île ou un petit bois de la rive. Mais des deux côtés, le sol se composait de marécages momentanément à sec. On avait espéré qu'en raison de la baisse des eaux du fleuve, je ne m'en apercevrais pas. En quoi l'on se trompa. Finalement on m'octroya, non sans répugnance, un étroit morceau du village même. Stanley vit cet endroit le lendemain et me demanda s'il me suffisait.

— Ce n'est pas grand, répondis-je, mais c'est le pied pris, chose énorme.

A propos d'une case qui occupait le terrain et que Mongimbé, son propriétaire, refusait de vendre ou d'enlever, l'accord fut bien près d'être rompu. L'entente ayant fini par se conclure, je fis renforcer les murs de paille de la case qui m'était destinée, par une clôture basse en bois. C'était le travail le plus anodin à faire pour me préserver des voleurs. Il était terminé le 9 à midi et j'emmenageai aussitôt mes caisses.

A deux heures, Stanley et moi nous fûmes convoqués à une dernière palabre. Tous les fils de laiton que nous avions payés pour le

terrain et pour les cases étaient exposés en tas devant le conseil. Les délégués des villages excentriques s'étaient jusqu'ici abstenus;



Calabasses du Congo.

(D'après un dessin de M. Glave, communiqué par le lieutenant Liebrechts.)

cette fois ils étaient présents. Mata-Buiké chargea Imbembé de porter la parole. L'insidieux neveu commença par déclarer trop faible le prix de la concession et des cabanes vendues. Il réclama aussi

une gratification, pour boire, en faveur des envoyés des villages éloignés. Enfin, il pria Boula Matari de bien vouloir expliquer clairement dans quel but je bâtirais à Iboko et si j'y ferais le commerce de l'ivoire.

— Car, disait l'orateur, nous avons entendu affirmer par des gens de l'Irébou et d'autres pays, qu'à Bolobo et ailleurs vous avez massacré sans motif les populations et que vous avez désolé ces contrées par la famine et par bien d'autres maux encore.

Stanley, considérant sans doute cet excès de mauvaise foi comme l'indice certain de l'échec définitif des négociations, répondit sur un ton sec :

— Si c'est là ce qu'on vous a rapporté au sujet des hommes blancs, écoutez ce que m'ont dit à votre propos les gens d'Irébou : « N'allez pas chez les Ba-Ngala ; ils sont mauvais, pillards et cannibales. » Vous savez vous-mêmes si vous méritez ces qualificatifs. Si oui, vous pouvez être convaincus que l'on vous a trompés à notre égard. Quant aux chefs des villages excentriques, je les ignore, car ils n'ont rien fait en l'absence de Mata-Buiké pour empêcher les vols ou arrêter les voleurs. Cependant, combien de fils de laiton désirez-vous pour vos libations ?

Les chefs se consultaient et semblaient vouloir énoncer un chiffre, quand, tout à coup, un individu d'aspect furieux, Mongonga, de Mongwélé, pénétra dans le cercle et demanda si l'on perdait la raison de vouloir traiter avec Boula Matari, cet homme belliqueux dont les Zanzibarites venaient encore à l'instant de saisir au débarcadère un indigène inoffensif.

A ces mots, de nombreux groupes brandirent leurs armes. Plein de présence d'esprit, Stanley riposta :

— Si vous dites vrai, rendez-vous avec mon interprète sur la berge ; je lui donne l'ordre de ramener ici le captif.

Mongonga refusa. D'aucuns s'écrièrent qu'il mentait. Il mentait, en effet. C'était donc un coup monté. L'assemblée eut l'air de se diviser en plusieurs camps, dont les clameurs devinrent assourdissantes. Seuls, au milieu de ces forcenés, nous restions calmes et silencieux. Le bruit persistant, Stanley déclara à Mata-Buiké ne pas vouloir discuter de cette façon. Il me fit un signe et nous nous retirâmes lentement.

Au bord de l'eau, je reçus l'ordre de rembarquer mes caisses.

— Tout est perdu, me dit Stanley...

Il fallut attendre que les vapeurs fussent sous pression. Tout le monde était remonté à bord et les Ba-Ngala nous contemplaient d'un œil douteux. Des mesures avaient été prises pour le cas où ils auraient voulu couronner la rupture par une trahison. Tout au contraire, peu avant notre départ, Mongimbé, mon frère de sang, m'appela seul à terre.

— Nous n'avons pas pu nous entendre pour vous laisser bâtir ici, dit-il, mais, néanmoins, nous espérons rester vos amis. Ainsi, quand vous passerez chez nous, venez camper à Iboko.

Notre flottille s'éloigna vers l'aval au milieu d'un morne silence.

Stanley, fiévreux et fatigué par cinq mois de navigation, ne s'arrêta que deux heures à Loulanga. Les habitants de ce lieu, mécontents de savoir que nous avions été d'abord à Iboko au lieu de venir droit chez eux de l'Équateur, et croyant que nous avions écoulé presque toutes nos marchandises chez les Ba-Ngala, ne montrèrent aucun empressement pour nous recevoir.

Nous rapportâmes donc à l'Équateur, le 11 janvier, la nouvelle d'un double insuccès. Stanley l'attribuait en grande partie au combat de l'Équateur en décembre : j'ose croire qu'il se trompait. Les vols des Ba-Ngala avaient créé une tension de rapports défavorable à notre établissement. Les captures et le palissadement de ma case, ces mesures absolument indispensables, avaient fait mauvais effet. Enfin, les marchands d'ivoire de l'Irébou nous avaient certainement calomniés auprès des Ba-Ngala, par crainte de la concurrence commerciale.

Actuellement, à la fin d'avril 1884, il incombait au capitaine Hanssens de renouveler la tentative à Iboko. Cet essai était de la plus haute importance, parce que nous ne possédions dans le haut-Congo aucune station sur la rive droite du fleuve. Or, l'intervention de la diplomatie européenne dans nos affaires était imminente et il y avait urgence de nous créer des droits sérieux sur les territoires du nord (1), sous peine d'être dépossédés d'une grande partie du fruit légitime de nos travaux.

Le capitaine Hanssens, voulant mettre tous les atouts dans son jeu,

(1) Le traité conclu à l'Ou-Bangi venait de commencer heureusement cette œuvre.

me demanda les plus grands détails sur les dernières négociations, sur les différents chefs ba-ngala, sur les mobiles particuliers qui animaient chacun, sur l'esprit du peuple et sur les moyens que je croyais pouvoir recommander pour nous concilier tout le monde. En raison de la connaissance que je possédais du langage kibangi, de mes notions sur le dialecte ba-ngala et de mes relations antérieures avec Iboko, le capitaine me chargea d'un service spécial de police, de renseignements et de propagande. Il avait de plus, sur le conseil de Vangele, emmené quatre natifs dévoués de Wangata — destinés à nous servir d'espions et d'agents électoraux.

Nos bateaux nous débarquèrent à Loulanga le 27 avril au soir. Il ne fut pas difficile au nouveau chef du haut-Congo d'y faire cesser le refroidissement d'amitié remarqué en janvier.

La palabre préliminaire présenta même des incidents qu'un Européen, non habitué aux méthodes à employer dans ces parages, aurait trouvés d'un haut comique. Nous étions rangés en demi-cercle, Hanssens, Courtois, Wester et moi, en face de l'arcopage des chefs et des notables indigènes. Amelot s'était joint à nous avec son accordéon. Notre interprète ayant terminé la traduction du discours d'ouverture du capitaine, les natifs, qui n'avaient cessé de braquer leurs yeux sur l'instrument inconnu, brillant de couleurs vives et dorées, tenu par Amelot, demandèrent, avant toute réponse politique, à connaître la nature de cet objet. Cette curiosité était prévue. Aussi, Hanssens se borna-t-il, en passant gravement sa main dans sa belle barbe blanche de prophète, à dire à Amelot :

— Allez-y. *L'Hymne de l'Équateur*, s'il vous plaît.

Et notre virtuose attaqua sérieusement le fameux pot-pourri.

Il avait au préalable fortement gonflé l'accordéon, ce qui avait provoqué un mouvement de recul dans la foule. Mais quand les premières mesures eurent fait retentir l'air de leurs sonorités pleines, totalement ignorées de ces pauvres diables, ce fut d'abord de la stupeur. Puis, un rire fou, universel, irrésistible s'empara d'eux ; ils s'empoignaient mutuellement les mains et les claquaient avec force ; ils dansaient, se renversaient, se pliaient, se tordaient. Cette joie formidable dura bien cinq minutes, et elle mit en fuite les nombreux oiseaux qui assistaient à la scène dans les arbres.

Le calme s'étant enfin rétabli, les chefs nègres déclarèrent que ce fétiche était aimable et indiquait nos bonnes intentions. La gaieté

des blancs dénonçait, pour eux, l'absence de mauvais desseins.

Toutefois, un vieux notable souleva une objection importante.

— Certes, fit-il en hochant la tête, les blancs ont des bras, des mains, une tête et des jambes, et leur manière de parler, de manger, de boire et de rire, tend à faire admettre qu'ils sont des hommes et non des esprits surnaturels. Mais, pourquoi, s'il en est ainsi, ont-ils les pieds autrement faits que nous?... Et l'assemblée, frappée de la justesse de l'argument, reprit en chœur :

— Oui, pourquoi avez-vous les pieds carrés et sans doigts?

Il ne put suffire de leur dire : « Mais tâtez donc à travers le cuir de nos souliers. » Non ; Courtois dut retirer sa chaussure et son bas et exhiber son pied nu.

Ce fut une immense clameur :

— Il a cinq doigts comme nous ! Le blanc ne ment pas.

Sur ce remarquable effet, les copies des traités furent présentées aux chefs et, d'enthousiasme, ils les marquèrent de leurs signes informes d'adhésion.

Entre Loulanga et Bolombo, nous essayâmes une violente bourrasque du nord-est ; le *Royal* s'égara et faillit sombrer sous les vagues.

C'est avec un étonnement mêlé de mauvaise humeur et de défiance, que les Ba-Ngala virent les bateaux à vapeur se représenter à leurs yeux le 4 mai dans l'après-dîner. Contrairement à l'habitude, fort peu d'entre eux accouraient sur la rive.

Le capitaine Hanssens résolut d'avoir raison de cette indifférence affectée, en dirigeant la flottille, non pas vers une île, mais directement sur la résidence de Mata-Buiké. Omari, l'interprète, fut dépêché sans délai au vieux chef avec deux pièces de foulards en signe de paix. En même temps, Buiké, le fils du patriarche des Ba-Ngala, et Imbembé, son neveu, montaient à bord. Mais les blancs, chef, mécaniciens et matelots, n'étaient plus ceux qu'ils avaient vus en compagnie de Stanley, et les bateaux avaient reçu une couche de couleur différente. Nos visiteurs proclamaient déjà que ce convoi n'appartenait pas au clan de Boula Matari, quand ils aperçurent ma figure connue.

— Mais, c'est Mouéfa ! s'écrièrent-ils ; nous nous trompons ; ce sont bien des blancs amis... Je présentai le capitaine Hanssens — N'Sassi — comme le frère de Stanley et son *alter ego*.

Omari revenu avec des assurances d'amitié, N'Sassi veut brusquer son entrée en relations. Il descend à terre avec sa pipe et son tabac, ses armes habituelles, et fendant la multitude en appareil guerrier accourue sur son passage, il pénètre dans le quartier de Mata-Buiké, l'aperçoit et l'aborde en lui prenant vigoureusement la main.

Le vieillard, un instant interdit, contemple cette figure ouverte, souriante et qui respire la bonté; il est séduit et dit :

— Soyons frères de sang.

La cérémonie eut lieu sans tarder, et chacun des autres blancs s'allia ainsi avec un sous-chef, ce qui augmenta le nombre de nos partisans.

Le lendemain fut consacré aux présents reçus et rendus et à l'abatage d'un palmier fétiche, sur lequel les deux partis se jurèrent une amitié fidèle.

Pendant les journées des 6 et 7 mai, Mata-Buiké nous rendit l'ancien terrain offert puis repris à Stanley; et d'accord avec ses délégués, j'estimai le prix des cases à racheter. Cependant, nous avions toujours des adversaires secrets dans quelques villages et parmi les marchands d'Irébou en séjour à Iboko. Par bonheur et grâce à une surveillance sévère, aucun vol sérieux n'avait pu être commis et aucun incident désagréable ne s'annonçait de ce côté.

Le traité fut signé le 7 mai.

Néanmoins, le 8, les Ba-Ngala n'avaient pas encore accepté les indemnités d'expropriation convenues, et Mata-Buiké, au lieu de conclure, s'était, sous prétexte d'affaires urgentes, rendu avec Imbembé sur la rive gauche du fleuve. Mongimbé, mon trop aimable frère de sang, était le principal inspirateur de la sourde opposition faite à nos projets.

Les arguments de persuasion directe étaient épuisés; il fallait trouver quelque nouveau moyen d'action.

J'avais appris au dernier moment, et communiqué à mon commandant, qu'à quelques journées en amont habitait la tribu de Mobéka, grand ennemie d'Iboko et sa rivale heureuse dans le commerce de l'ivoire. Le capitaine Hanssens fit immédiatement appeler Buiké et N'Joko; il leur déclara être fatigué d'attendre la fin des négociations et ne plus avoir de temps à perdre.

— Je suis sûr, ajouta-t-il, d'être désiré en de nombreux points où l'ivoire est plus abondant et à meilleur marché que chez vous, notam-

ment à Mobéka. Notre amitié pour Iboko ne peut aller jusqu'à faire de nous des dupes. Vous voyez toutes ces marchandises dont mes embarcations sont remplies. Si au prochain lever du soleil, Mata-Buiké n'a pas réglé avec moi tous les points en litige, j'irai porter ces richesses à Mobéka.

Cette manœuvre devait avoir un plein succès. Pour la compléter, dès quatre heures du matin le feu fut allumé dans les foyers des chaudières, les nattes et les tentes furent repliées et à six heures les steamers étaient sous pression. Nous fîmes mine de lever l'ancre. Mata-Buiké, averti des dernières déclarations du capitaine, était revenu précipitamment dans la nuit. Il envoya un messenger prier N'Sassi d'attendre un peu : une assemblée générale était convoquée ; il fallait le temps de la réunir.

Une heure s'écoula, au bout de laquelle arriva un nouvel envoyé, mais, cette fois, pour nous conduire au grand conseil public.

Mata-Buiké, absolument rallié, y prononça une harangue vraiment remarquable.

Que signifiait cette opposition unanime des chefs d'aval et cette approbation complète de ceux d'amont (1)? Avait-on oublié qui était le maître du terrain à céder? Ne savait-on plus qui avait tiré la tribu de tous les mauvais pas, qui avait fait cesser ses divisions intestines et l'avait conduite dans une série de guerres heureuses? Et si l'on n'avait pas perdu la mémoire de ces actes glorieux, de quel droit, pour quelle raison venait-on dénoncer leur auteur, lui, Mata-Buiké, le doyen des chefs, comme ayant conçu le projet coupable ou insensé de vouloir introduire des blancs qui seraient mauvais, à demeure dans le pays? Oui, il acceptait les associés de Boula Matari, car ils avaient une réputation établie de richesse, de justice et de bonté. Ce qui le prouvait, c'était la présence dans l'escorte de N'Sassi de ces quatre natifs de Wangata qui, à la voix du chef de la station de l'Équateur, avaient sans défiance quitté leurs femmes et leur village, pour suivre le chef blanc dans ses voyages.

Ces paroles furent accueillies par le silence résigné des uns et par l'approbation des autres — qui étaient la grande majorité. Le terrain concédé fut immédiatement délimité ; il mesurait à peine cent trente pas à front de l'eau, sur cinquante-cinq de profondeur.

(1) Hormis Mongimbé.

Des trois côtés sur terre, il était entouré à cinq et dix mètres par les cases des villages indigènes. Très plat, dépassant le niveau des plus hautes eaux de un à deux mètres, il était précédé vers le fleuve par une pente douce encombrée de puits infects, où l'on mettait le manioc à fermenter. Les cannes à sucre, les bananiers, les cases, les puits, tout ce qui se trouvait sur le terrain, fut payé en une heure. L'intéressant Mongimbé, appuyé par quelques-uns de ses amis, proposa alors de ne laisser chez les Ba-Ngala avec moi que quelques domestiques.

— Il est sous notre protection, dit-il ; pas n'est besoin d'escorte.

Nous déclinâmes cette proposition, indice de tant de bonté, en prétextant la nécessité d'ouvriers pour bâtir ma maison et cultiver mon jardin.

Pour marquer le succès, en procurant quelque joie aux indigents et aux seigneurs sans importance, le capitaine Hanssens fit apporter deux grands plats remplis de perles détachées et de cauries. Deux serviettes les couvraient ; elles furent enlevées solennellement au moment précis où N'Sassi annonça la nature et la destination du contenu. Un murmure d'émerveillement et de convoitise s'éleva. Et, sans perdre de temps, nous nous mêmes à jeter à pleines poignées les perles et les coquilles dans la foule.

Une immense acclamation retentit. Du coup, le cercle de la grave assemblée fut rompu. Les chefs se sauvèrent, la population se rua à terre pour ramasser les précieux et minuscules objets dispersés sur une énorme surface. On ne vit bientôt plus que des dos rampant près du sol. Ces masses brunes ondulaient dans la bousculade de la récolte. Des cris on passa aux injures, et des injures aux coups. Les tabourets volaient d'un point à l'autre et retombaient avec un son mat dans les tas de chair, sans même déranger les ramasseurs. A ce pécinement, les perles s'enfonçaient dans le sol. Les chercheurs grattèrent la terre ; et en ayant plein les mains, ils trouvèrent adroit de la jeter aux yeux des voisins rivaux. Cela devenait un singulier pêle-mêle d'enfants, de femmes, d'hommes jeunes et vieux. De temps à autre, un de nos Zanzibarites touchait avec une longue perche les hommes trop violents.

La place fut nette de perles et de cauries en moins de cinq minutes. Le plus drôle, ce fut de voir quelques-uns des plus acharnés lutteurs compter leur butin ; l'un avait recueilli deux perles, l'autre

avait une coquille. La plèbe les houspilla; ils ripostèrent de bon cœur, et N'Sassi fut proclamé le meilleur des hommes.

A dix heures du matin, le premier coup de hache fut donné pour l'édification de mon poste. Nous avons acheté huit cases indigènes. Les deux meilleures furent réunies et entourées, à deux mètres de distance, d'un léger grillage en bois de la hauteur d'un homme. C'était là mon réduit provisoire, magasin et logement. L'unique ouverture, d'un mètre de hauteur, fut fermée par une porte en planches que j'avais apportée toute faite de l'Équateur, et j'y mis un cadenas, don privé du capitaine et la première serrure qui eût pénétré dans ces régions. Sur le côté du fond de mon terrain, je fis aligner les six cases restantes pour servir d'abri à mes noirs; les hautes herbes furent coupées; j'emmagasinai mes colis. Les armes furent débarquées de nuit dans des nattes et remisées à côté de ma chambre, dans la petite pièce réservée à mon domestique et à mon cuisinier.

C'était, on le reconnaîtra, une assez pauvre façon d'installation, au milieu d'un peuple aussi voleur et belliqueux que les Ba-Ngala. Il eût été bien préférable que le capitaine Hanssens fût resté chez moi trois ou quatre semaines, et m'eût prêté, pendant ce temps, l'aide de ses équipages afin de me construire un petit, mais solide blockhaus en pisé. Le temps lui fit défaut pour me donner ce concours; les Stanley-Falls l'attendaient impatiemment avec son ravitaillement.

L'effectif de ma garnison n'était pas fait pour améliorer ma position; j'en étais toujours réduit à mes vingt-six hommes. Le capitaine Hanssens n'avait pu obtenir à Léopoldville que quatorze Haoussa, destinés à remplacer un même nombre de nos Zanzibarites, dont le terme de service était sur le point d'expirer. Il me laissa comme supplément provisoire onze de ces derniers hommes, à reprendre à sa descente des Falls, et envoya immédiatement le *Royal* à Léopoldville pour y demander, à mon intention, un renfort de vingt-cinq hommes et d'un adjoint blanc.

Enfin, MM. Courtois et Wester séjournèrent dans ma station, durant l'absence de quatorze jours que fit le chef du haut-Congo pour chercher à l'Équateur les approvisionnements des Stanley-Falls (du 11 au 24 mai).

Le 25 mai, nos bateaux firent vapeur vers l'amont. Désormais, je n'avais plus à compter que sur moi-même et sur mes trente-sept travailleurs.

De même que lors de nos débuts à l'Équateur, l'état politique et moral des indigènes qui m'environnaient m'était à peu près inconnu, et je n'avais pas même une idée exacte de la topographie de leurs villages. Mais, tandis qu'à Wangata l'état de division extrême et la faiblesse relative des tribus s'étaient manifestés dès les premiers jours, ici tout dénotait une population nombreuse et dense, groupée sous l'autorité centrale de Mata-Buiké. L'ascendant que ce chef avait montré dans les assemblées publiques, et qui allait jusqu'à frapper les tapageurs, était significatif. Il avait, en somme, imposé l'acceptation de l'homme blanc à son peuple.

Aux questions que nous avons posées relativement à l'étendue des territoires reconnaissant sa suprématie, il avait été répondu de toutes parts qu'il était reconnu arbitre supérieur, sur la rive droite, de Monsembé à Lousengo, ses voisins étant, d'une part, Mokokila et de l'autre, Mobéka; sur la rive gauche, Bolombo, Loboulou et N'Dondo admettaient aussi, disait-on, sa suzeraineté. Si ces renseignements étaient exacts, Mata-Buiké gouvernait un des plus vastes États des bords du Congo équatorial. Il ressortait toutefois des négociations antérieures que son pouvoir n'avait rien d'absolu. Aucune force permanente, police ou armée, n'avait été vue à son service. Il avait été obligé de discuter longuement les décisions à prendre dans des réunions des chefs et des notables. A ce point de vue, nous nous trouvions toujours en présence du système de gouvernement plus ou moins patriarcal des tribus d'aval.

Quel que fût d'ailleurs le mode d'action du chef sur ses sujets, ma ligne de conduite était toute tracée : créer entre Mata-Buiké et moi des liens de plus en plus solides devait être mon principal objectif.

Son grand âge, l'aménité de ses manières et son calme contrastant si fort avec l'excessive irritabilité de son peuple, faciliteraient évidemment ma tâche. En revanche, sa grande avidité pourrait y faire obstacle.

Dès le premier jour, il m'offrit de choisir parmi ses plus jeunes femmes celles qui me plaisaient pour tel usage que je jugerais bon. C'est la loi d'hospitalité, d'ailleurs très intéressée, du pays.

Le Roi parut très étonné de me voir renoncer à profiter de sa galante proposition. Je dus lui soutenir qu'une de nos femmes de service était mon épouse; et encore cette raison n'était-elle pas suffisante en ce pays de polygamie.

Il s'agissait aussi, pendant le temps nécessaire à l'édification d'un poste solide, d'endormir les instincts pillards des Ba-Ngala. Ils avaient vu pénétrer dans ma case quatre-vingts caisses et ballots ; mais, ignorant l'art européen de serrer à l'extrême les étoffes et les articles de traite, ils ne se doutaient pas le moins du monde de la quantité de marchandises, énorme pour leur pays, que j'avais en dépôt.

Un autre danger pouvait résulter des coutumes d'anthropophagie attribuées aux Ba-Ngala. A cet égard, aucune preuve ne m'avait été fournie, mais les rapports des étrangers étaient unanimes. Des cannibales, alors même qu'ils n'ont aucun sujet de plainte ou de querelle, subissent toujours la tentation de s'offrir un bon repas, si le risque n'est pas grand. Je ne sais pas s'ils auraient osé goûter la chair du blanc : pour eux j'étais un être d'une nature insuffisamment définie ; mais les muscles de mes trente-sept noirs, dont beaucoup étaient en fort bon état, devaient exercer sur leurs trente mille estomacs une attraction permanente. Or, pour éviter tout prétexte à conflit, et bien que les Ba-Ngala circulassent armés de lances et de couteaux en laissant, il est vrai, les fusils au logis, je n'avais pu, comme nous le faisons à l'Équateur, armer mes corvées au bois et mes messagers isolés.

Il était indispensable de paraître témoigner la confiance la plus aveugle à nos douteux amis.

\* Ma garnison avait reçu sur la conduite à tenir un certain nombre de règles simples et strictes. Je ne lui avais dissimulé ni le péril, ni la sévérité dont je ferais preuve envers ceux qui m'occasionneraient des difficultés. Les questions de femmes étant l'origine la plus habituelle des querelles, j'avais dit :

— Je ne veux pas risquer la vie de tous pour la sottise ou la malhonnêteté d'un seul. Celui d'entre vous qui motiverait réellement auprès des indigènes l'alternative de son sacrifice ou de la guerre, serait impitoyablement livré entre leurs mains.

Bien entendu, je n'en aurais rien fait.

Deux sentinelles furent chargés chaque nuit de la garde du camp.

Un matin, Imbembé remarqua, à travers la porte de ma cabane, le tas des fusils de mes hommes.

— Que de fusils ! s'écria-t-il.

Je me mis à rire et je dis :

— Les braves gens ne doivent pas les craindre.

Les indigènes surent par là que mes travailleurs n'étaient pas sans moyens de défense. Cette idée s'acclimatant tout doucement sans réclamation, après les premières semaines mes hommes vinrent régulièrement chaque nuit chercher leurs armes, pour les avoir à portée pendant leur sommeil. Ils me les rapportaient au petit jour.

En apparence, d'ailleurs, l'amitié la plus vive nous unissait aux natifs. On m'avait dérobé quatre chèvres le jour du départ du capitaine Hanssens et j'avais fermé les yeux. Mata-Buiké et ses proches me visitaient chaque jour; ils passaient même de longues heures avec moi, pendant qu'assis sur un amas de matériaux je surveillais les travaux de l'établissement. Ayant leurs cases tout à côté des miennes, ils venaient tuer le temps chez nous, en contemplant les énormes montants qui se dressaient sur le sol pour le faitage de ma maison. Quant aux nombreux chefs de village qui venaient me voir et me proposer des échanges de présents et des ventes d'ivoire, je les ajournais tous à l'époque de l'achèvement de mon habitation, me rejetant sur l'impossibilité d'ouvrir mes colis entassés dans mon étroit logement et leur distribuant des poignées de main et des paroles aimables. Je ne pouvais pourtant pas éviter complètement les assiduités des seigneurs que je connaissais déjà : Mongimbé, Imbembé, N'Joko, Buiké, Muélé, Madibaé, etc. Ces chaleureux amis éprouvaient surtout le besoin de s'épancher dans mon sein, lorsque d'abondantes libations les avaient attendris. Dans leur cercle pressé de corps luisants d'huile et embaumant en conséquence, je subissais parfois une heure de questions étonnantes et de manifestations amicales qu'il était difficile d'arrêter avant la familiarité.

Ces démonstrations pleines d'effusion étaient accompagnées de regards furtifs dirigés sur mon magasin, sur la clôture et sur la disposition des lieux.

Il n'y avait pas à se dissimuler qu'en cas de trahison mon prétendu poste eût été une proie facile, car mes cases en paille et mon petit grillage n'eussent pu le protéger.

Des avis secrets m'avaient appris la méthode d'attaque des Ba-Ngala. Par une nuit obscure, ils entouraient le village à enlever et se disposaient par grandes masses, qui avaient la mission de cerner les cases. Or, sur les côtés est et nord de la station, les hautes herbes du village indigène touchaient les cases de mes soldats, et je n'avais



L'auteur et Mata-Buiké.  
(D'après une photographie de M. Vandenplas.)

aucun droit de couper cette jungle protectrice des surprises. Le flanc ouest avait son champ de tir masqué par un bosquet et par un quartier de Ba-Ngala. Je ne pouvais songer à défendre cette ligne extérieure. Restaient mes deux cabanes, précédées d'un espace nu de dix à trente mètres seulement. Leur clôture grillée était plutôt décorative que sérieuse.

Je me creusais la tête pour la renforcer sans porter ombrage à mes bons amis les sauvages, lorsqu'un jour j'aperçus, à quelques mètres de la station, un débris de pirogue formant une surface un peu courbe en bois dur. Précisément préoccupé de la question des planches nécessaires à l'encadrement des fenêtres et des portes de ma maison en construction, question compliquée par l'inaptitude de mes ouvriers et par la lenteur du séchage et du sciage des arbres, je calculai la possibilité, si je pouvais me procurer cette épave, d'en tirer trois morceaux suffisamment droits pour être utilisés.

Le propriétaire éclata de rire quand je lui proposai la vente de son vieux bois, et il me le céda pour six cauries. La nouvelle se répandit aussitôt que j'achetais de vieilles pièces d'embarcation à bon prix. L'on vint m'en offrir de tous côtés. J'acquis une quarantaine de grands pans de canots brisés, qui furent négligemment jetés à l'intérieur et sur tout le pourtour de mon petit enclos. Ainsi fut constituée une excellente mine à planchettes et en même temps un magnifique assortiment d'abris pour le cas de lutte, car il suffisait de mettre ces pièces debout contre la grille pour former un cuirassement solide contre les balles et les sagaies des indigènes. Cette possibilité d'utilisation défensive avait complètement échappé à ceux-ci.

Voici, au 1<sup>er</sup> juin, ce que j'ai appris concernant le pays et ses habitants. La station occupe la branche supérieure d'une baie en croissant, d'un développement d'une lieue environ, et dirigée du nord-est au sud-ouest. Le terrain est plat et légèrement remontant vers l'intérieur, sauf à la pointe d'aval, à base de rochers ferrugineux, qui se relève et domine le fleuve de huit à dix mètres. Toute cette baie est garnie de villages à front de l'eau, précédés de plantations serrées de bananiers, et séparés les uns des autres par des intervalles de cent à sept cents mètres, généralement trop bas et défavorable à l'assiette d'un établissement.

Une indentation semblable, à peu près de même étendue et tout

aussi peuplée, prolonge la rive en aval. Je n'ai pas encore vu l'amont, mais Stanley m'a dit que, sur trois kilomètres, les quartiers continuent très rapprochés; au delà, durant quatre heures, les localités se succèdent tous les trois à quatre kilomètres. Des séries d'îles boisées empêchent de voir la rive opposée. On l'aperçoit seulement de la pointe rocheuse d'aval, d'où elle paraît à environ une lieue de distance; au-dessus et en dessous, le fleuve a de huit à douze kilomètres de largeur.

Le bras devant la station a huit cents mètres d'ouverture; il est précédé à deux cents mètres par deux îlots. Notre vue porte vers le sud-ouest à plus d'une lieue et demie et vers l'amont à deux gros kilomètres. Le courant du fleuve devant la station est de près de quatre mille cinq cents mètres à l'heure. Sa profondeur varie de deux à dix mètres aux basses eaux. La couleur du flot est brune. La berge, raide en deux ou trois endroits rocheux, est basse et précédée de joncs vers le centre de la baie.

Le village que nous occupons s'appelle Mankanza; il est la capitale du district d'Iboko, lequel s'étend en amont et est la patrie même de Mata-Buiké. L'aval appartient au district de Mabali. Ce dernier, tout à fait indépendant pour ses affaires intérieures, reconnaît l'autorité de Mata-Buiké pour les questions générales et extérieures. Les Mabali ont, paraît-il, été nos plus ardents adversaires au cours des premières relations. Ils sont d'une autre origine que les Iboko.

Un troisième élément existe dans la population, mais il est éparpillé en petits quartiers dans les deux districts déjà mentionnés. Il est formé par les N'Gombé, autrement dits : gens de l'intérieur, hommes des bois ou de la brousse. Leurs tatouages et leurs coiffures sont différents de ceux des Ba-Ngala ordinaires. Tandis que les derniers portent de l'oreille à l'œil trois lignes d'ampoules en dessins de feuilles, puis au milieu du front une ligne verticale de trois ampoules horizontales et une longue barre allant d'une tempe à l'autre, et enfin sur la poitrine une ligne médiane d'incisions, les N'Gombé n'ont pas la forme feuillue, mais celle du pois. Encore, se distinguent-ils en deux catégories. Les uns ont de très gros pois en lignes espacées contourant les yeux, le front, les pommettes, les lèvres et le menton. Les autres ont toute la face ciblée de tout petits pois très serrés, suivant les lignes du visage. Les N'Gombé sont des étrangers admis dans le pays à titre de réfugiés, y ayant acquis des droits mais

toujours surbordonnés aux Ba-Ngala. Ils vivent surtout entre eux, occupant le derrière des villages, tout contre les champs et la forêt; ils ne sont pas canotiers.

Si les espaces qui séparent les villages sont couverts de bosquets et de hautes herbes, les localités ne sont pas pour cela constituées en blocs compacts d'habitations, aux rues dépourvues de végétation.

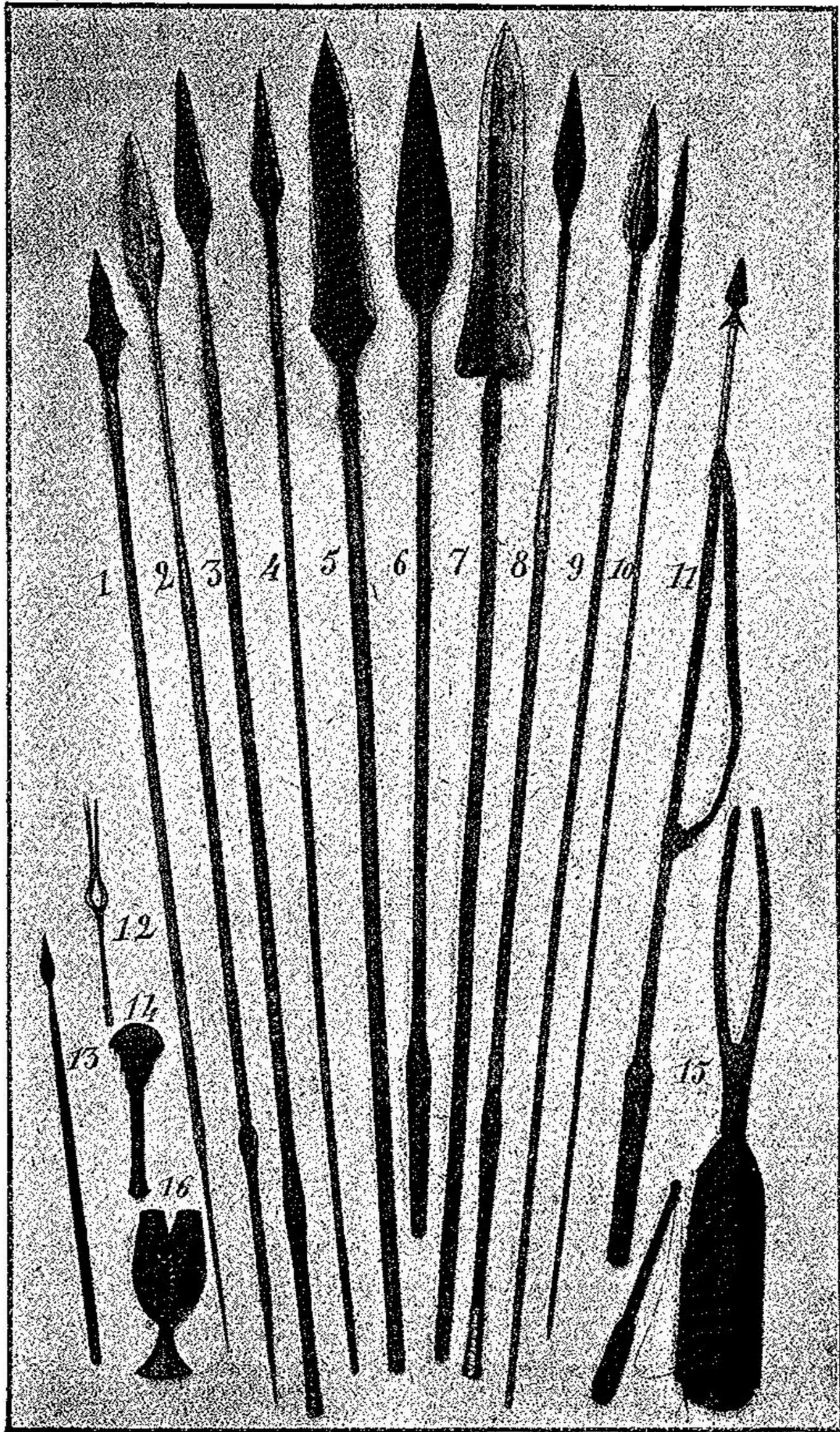
Chaque village comprend les quartiers d'un certain nombre de notables et de chefs, courant à peu près parallèlement au fleuve, sur trois à cinq rangées distantes de trente à cinquante mètres.

Un quartier est composé d'une ligne droite ou courbe très ouverte alignant de cinq à vingt cases, faisant face, du côté intérieur, à une large place recouverte d'argile blanchâtre battue, et bordée de plantations magnifiques de bananiers, interrompues par des carrés de légumes, de maïs et de cannes à sucre. Quelque palmier ou un bel arbre à large ramure ombrage cette place, où se voient un ou deux auvents. C'est là qu'ont lieu les réunions de la famille et les réceptions, que se préparent et se prennent les repas, que se fait la toilette, que se passent, en résumé, la plupart des actes du *home-life*.

Les cases ont la même forme rectangulaire que celles de l'Équateur et les mêmes dimensions, mais elles sont plus soignées; le toit prolongé sur la façade, forme une vérandah soutenue par de gros piliers en bois.

Les branches de palmier qui couvrent les habitations, sont très serrées et artistement tressées, de manière à rendre les cloisons absolument étanches : outre les squares de bananiers et les carrés de légumes qui précèdent la place, le raffiné a planté une double ligne à peu près droite de palmiers dont il arrête la croissance pour développer le tronc et le feuillage, ce qui donne à son lieu de réunion un aspect de fraîcheur et de coquetterie charmant; mais à part cet arrangement du devant du quartier, celui-ci, derrière et sur ses côtés, est entouré de massifs de hautes herbes parsemés de palmiers, de figuiers sauvages, de bombax, et traversés seulement par des sentiers tortueux, larges d'un pied, menant aux quartiers voisins. Les zones de haute jungle, larges de cinq à vingt mètres, sont le réceptacle d'immondices de toute provenance.

Les villages sont cotoyés en arrière par de petits champs de manioc et de cannes à sucre. Puis vient le bois, peu âgé (de huit à dix ans), dans lequel sont encastrés les grands champs, bordés de palissades



Cliché du capitaine Algrain.

- |                         |                                   |
|-------------------------|-----------------------------------|
| 1. Sagaie de Lolami.    | 9. Sagaie de Lokoléla.            |
| 2. » des Langa-Langa.   | 10. » des Balolo (Équateur).      |
| 3. Lance de Ba-Ngala.   | 11. Harpon de chasse.             |
| 4. Sagaie de Loulanga.  | 12. Fourchette ba-ngala.          |
| 5. Lance de l'Arouwimi. | 13. Sagaie (brisée) des Ba-Ngala. |
| 6. » des N'Ghiri.       | 14. Grelots de guerre ba-ngala.   |
| 7. » des Basoko.        | 15. Gongga ba-ngala.              |
| 8. » d'Oupoto           | 16. Vase ba-ngala.                |

contre les porcs sauvages. Enfin, la haute forêt se montre à une lieue ; on la prétend peu habitée et semée de marais et de fondrières. Dans la région des champs vit, dispersée en petites fermes, la tribu agricole de Mokolo, dont les Mabali sont originaires.

L'aspect des villages est fort beau, grâce à l'admirable végétation qui les encadre.

Les produits naturels sont les mêmes qu'à l'Équateur, sauf le bois de teinture nkoula, qui n'existe pas sur cette rive ; le maïs est aussi plus petit ; enfin, les moutons sont très rares.

Les Ba-Ngala fabriquent une natte particulière très utile, longue de deux à trois mètres, large de deux, en écorce de palmier, d'un tissu non tressé.

Leurs poteries sont mauvaises. Le fer, abondant, n'est pas travaillé à Iboko, mais chez les voisins. Mabali a la spécialité des pirogues. N'Gombé travaille les boucliers et les peaux.

Ces trois groupes sont remarquablement constitués au physique. Leurs tailles m'ont paru distribuées à peu près comme en Belgique, bien que les hommes très petits soient rares. Les N'Gombé se distinguent par leur plus haute stature.

La tête est intelligente et énergique.

Les épaules sont carrées ; la poitrine est très développée. Le pied et la main sont assez petits.

Les femmes, bien faites à quinze ans, vieillissent rapidement.

La couleur de la peau est généralement le brun foncé ; on remarque pourtant quelques hommes de teint franchement noir, et d'autres de couleur claire comme le café au lait.

Je ne vois pas ici cette espèce de lèpre sèche si répandue à l'Équateur ; en revanche, l'éléphantiasis paraît plus développée.

Hommes et femmes disposent leur chevelure crépue en coiffures savantes à dessins compliqués et variés, dans lesquelles entrent surtout des tresses en forme de cornes. L'huile de palme est leur pommade : ils y ajoutent parfois, les N'Gombé surtout, un enduit noir d'argile grasseuse mélangée de charbon de bois, formant d'énormes plaques ou des boules de la grosseur d'une noisette.

Les dents sont limées en pointe et complètement séparées. Les cils et les sourcils sont épilés.

Le costume est primitif. Les hommes se couvrent d'une simple bande d'étoffe comme ceux de l'Équateur. Les femmes ont un

costume plus gracieux. C'est une triple ou quadruple frange, longue ou plutôt courte d'un pied, qui leur entoure les hanches. Cet élégant jupon dessine tous les mouvements et fait vaguement penser à nos danseuses du corps de ballet. L'habillement se complète par des bracelets plats en fer, en laiton ou en cuivre rouge, qui n'ont rien du poids exagéré des ornements des dames de l'Équateur. Les N'Gombé s'ornent aussi le cou de colliers de dents d'homme ou de sanglier, ou encore de petits morceaux de bois et de boules de caoutchouc; aux bras, ils portent des bracelets à pendeloques; celles-ci sont les baies séchées de certains fruits. J'en ai même vu ayant pour breloques les cinq doigts desséchés d'une main humaine. Enfin, n'oublions pas l'inévitable poudre de nkoula qui est frottée sur tout le corps, lors des grands jours.

L'armement des Ba-Ngala est particulier. Les couteaux sont de différents types. Le plus connu est le *m'boulou* en forme de large serpe, employé aux exécutions; il est assez répandu. Un autre coutelas à double corne émane d'Ibinza, centre de l'intérieur; celui de Moutembo est en fer de lance; d'autres formes encore proviennent de peuplades à moi inconnues. Le *monguanga*, espèce de trombache venant du nord-est et rappelant l'arme signalée par Schweinfurt chez les Mombouttou, est attribuée aux Bosoyapos, dont j'ignore actuellement l'emplacement.

La pique ou lance de la tribu est reconnaissable au long col de son fer, qui occupe du quart au tiers de la longueur totale, et au renflement ciselé du bois vers le bas. La sagaie est un tout petit fer de dix à douze centimètres au bout d'un long bois léger de un mètre quatre-vingts centimètres à deux mètres. Le bouclier en jonc est plus large, plus lourd et plus bombé que celui de l'Équateur.

Comme vêtement défensif, il faut mentionner une ceinture large de quatre doigts en fibre végétal, chef-d'œuvre de tissage, faisant deux fois le tour du ventre.

La coiffure est presque toujours en plumes blanches ou noires; rares sont les bonnets en peau de buffle ou de chèvre. La peau de léopard est réservée à Mata-Buiké qui s'en est fait une sorte de tiare, la queue pendant sur le dos.

Les natifs d'Iboko et de Mabali sont peu marcheurs, mais essentiellement canotiers : l'eau est leur véritable élément. Ils manœuvrent leurs élégantes pirogues avec une aisance remarquable. Le

Congo est la grande rue de passage de l'agglomération et les pirogues en sont les voitures. C'est un va-et-vient continu de ces légères embarcations, les unes chargées de vivres à vendre (maïs, manioc, huile de palme, chèvres et poules, bière, etc.), les autres menant en course ou en visite des notables gravement assis sur un tabouret vers le milieu du canot, tandis que leurs femmes et leurs suivants pagayent devant et derrière eux.

Le tintement d'un *gonga*, sorte de grande cloche en fer à battoir en caoutchouc, ou le tap-tap du tambour annonce le passage d'un grand personnage. Puis ce sont des femmes et des enfants, allant dans les îles chercher le bois de chauffage et qui traversent le fleuve en chantant. Ailleurs ce sont des pêcheurs sortis pour le relèvement de leurs nasses. A un autre moment, c'est un convoi funèbre : le corps du défunt est recouvert de nattes en écorce de jeune palmier, et les pleurs d'un rythme traînard et invariable, psalmodiés par les siens, font tourner la tête aux passants.

A tout passage un peu intéressant, les villageois se précipitent au bord de l'eau pour voir et jaser, ou interpeller les marinières.

Les Ba-Ngala et les N'Gombé parlent couramment le kibangi, mais ce n'est pas leur langue. Iboko, Mabali et N'Gombé ont chacun leur dialecte distinct dont ils se servent dans leurs réunions particulières, et même devant moi quand ils ne veulent pas être entendus.

La pluie a fortement entravé mes travaux depuis le début. Voulant toujours garder par précaution huit à dix hommes à la station, je n'ai pu envoyer tout le monde que j'aurais voulu à la recherche des arbres de charpente dans la forêt. En attendant que j'en aie un nombre suffisant pour entamer l'édification de mon réduit, j'ai fait combler la moitié des trous à manioc des bords du fleuve, vraies sources pestilentielles, et j'ai fait faire de grands feux au-dessus pour les assainir. J'ai laissé subsister les puits qui me gênent le moins, en partie pour plaire aux ménagères indigènes, en partie pour conserver toujours à portée de la main une réserve de vivres dont je m'emparerais en cas de guerre. De même, l'échouement des pirogues sur la plage a été autorisé.

Le 3 juin, nous posâmes les premiers montants de la charpente de la maison. L'emplacement choisi était aussi près de l'eau que possible, afin de gagner un peu d'air en arrière; il touchait à l'extrémité

d'aval de mon terrain, — que j'espérais bien agrandir, par la suite, de ce côté.

Tous les expédients de construction dont Vangele s'était servi à l'Équateur étaient requis chez les Ba-Ngala, car j'étais tout aussi pauvre. J'avais, il est vrai, la fameuse caisse d'outils pour boîtes à cigares ; mais son emploi devait être réservé pour une période ultérieure que je ne connaîtrais probablement pas, celle de la confection d'étagères et de meubles délicats.

Un problème nouveau se posait : Iboko n'ayant aucune herbe fine pouvant servir de chaume pour les toits, la nécessité s'imposait d'employer, comme les Ba-Ngala, les branches de palmier. Mes hommes ignoraient l'art de les tresser et de les placer. L'idée me vint naturellement de demander le concours des indigènes. Il y avait là un écueil à éviter. Si les Ba-Ngala s'apercevaient que je ne pouvais me passer d'eux, ils me feraient des conditions léonines. Rien ne prouvait, au surplus, que ces natifs, peu habitués au travail, consentiraient à couvrir un toit de plus de cinq cents mètres carrés.

Mais mon système de relations avec eux devait me servir. Outre mes rapports, que j'appellerai officiels, avec les chefs et les seigneurs importants, j'avais distingué dans la foule quelques jeunes gens de quinze à dix-huit ans qui me paraissaient éveillés, curieux et aimables. Leur âge est celui où l'homme n'a pas encore pris des mœurs définitives et est encore susceptible d'une nouvelle éducation. Par quelques marques de bienveillance, j'avais encouragé leur approche, dans les moments où les grands personnages étaient absents.

Je m'étais ainsi formé une petite cour, assistant à presque tous mes repas, s'asseyant à mes pieds pendant les heures consacrées au repos par mes travailleurs, et par moi aux informations. L'honneur considérable de converser avec le blanc, alors que la masse était tenue à distance, flattait singulièrement ces jeunes hommes. J'y joignais, de temps à autre, une pipe de tabac et un gobelet de bière de canne à sucre.

J'interrogeai négligemment mes amis sur la manière dont on confectionnait les toits du pays. Ils me répondirent que l'on s'y mettait à dix ou vingt, et que cela marchait très vite.

— Je comprends cela, observai-je, pour vos petites maisons, mais

pour revêtir la mienne de feuilles de palmier, vous ne réussiriez pas. Elle est trop grande.

— Et pourquoi pas? dit l'un; nous sommes des gens forts, et je veux bien, avec dix de mes amis, m'engager à finir ce travail en quinze jours.

Je le plaisantai, et il fut piqué au vif. Il revint, les jours suivants, examiner la surface de mon toit, et me confessa qu'il faudrait bien vingt-cinq hommes et dix jours. Sur ma remarque que ce temps était beaucoup trop long, il me dit de prendre soixante hommes et que j'aurais fini en quatre jours. Il m'affirma que j'en trouverais autant que je voudrais.

L'achat de branches de palmier séchées fut commencé sans délai. Il en fallait plus de vingt-cinq mille et environ trois mille cordes de jonc. Le tout fut réuni en temps utile.

Entretiens, deux faits étaient venus troubler un peu la sérénité de nos relations. D'abord, les Ba-Ngala avaient appris qu'en remontant le fleuve le capitaine Hanssens avait fait l'échange du sang avec le chef de leurs ennemis mortels à Mobéka. Je soutins qu'ils devaient être mal informés, et qu'en tout cas il fallait attendre le retour de N'Sassi pour être édifié.

Le second fait fut dû à la malhonnêteté d'un de mes hommes. Attiré dans un champ par une aimable indigène n'gombé, il avait refusé de solder le prix de ses caresses. Les N'Gombé furieux vinrent me demander de le leur livrer. Je me bornai naturellement à promettre une indemnité et le châtement du coupable. Et voyez l'inconséquence de ces sauvages! Si je leur avais remis le délinquant, ils l'eussent peut-être mangé sans scrupule, tandis qu'en le voyant recevoir publiquement les verges, ils implorèrent sa grâce. Le règlement de l'amende donna lieu à un débat des plus violents. Finalement, je fis payer cinq mitakou au compte du coupable. Mata-Buiké sermonna vigoureusement les N'Gombé au sujet de leur esprit peu conciliant, et tout rentra dans le calme.

La veille, une députation m'avait demandé audience, à l'effet d'obtenir, de ma puissante magie, la cessation des pluies. Mon aveu d'impuissance n'ayant pas été pris au sérieux, je me fis professeur de météorologie à l'usage du vulgaire.

— Si je suspendais la pluie, m'écriai-je d'un air inspiré, les plantes,

les arbres se dessécheraient; la nourriture ferait défaut et le grand fleuve, votre route principale, serait bientôt vide d'eau.

Cette leçon fut parfaitement accueillie.

A partir d'ici, je suivrai mon journal, au lieu de grouper à part les éléments de chaque sujet. Les notes journalières ont l'avantage de faire vivre le lecteur avec l'auteur, car il voit se dérouler, non seulement la chronologie des événements, mais aussi la succession des tâtonnements et des progrès du pionnier dans ses travaux et dans ses informations.

6 juin 1884. Des natifs soutiennent que je tire les cauries, les perles et les mitakou du sein de la terre. D'autres prétendent que ces belles marchandises viennent du fond de l'eau; le blanc est pour eux l'homme aquatique et moi-même je dors sous le fleuve. Mais tous sont d'accord pour me reconnaître une parenté avec Ibanza, un dieu ou un diable dont ils parlent souvent. Plus je nie cette filiation surnaturelle, plus on y croit.

8 juin. Mata-Buiké se rend à Bolombo. Sa pirogue brillamment décorée porte à l'arrière un petit panier fétiche. Il a revêtu son costume rouge, un présent du capitaine Hanssens qui lui donne l'air d'un cardinal exotique. C'est la seule fois qu'il s'habillera à l'euro-péenne. Aujourd'hui il en tire vanité, mais demain il en prendra honte et reviendra au pagne de ses pères. Le vieillard entreprend ce voyage pour aller consulter un devin fameux, sur les conséquences de son alliance avec l'homme blanc.

9 juin. Les marchands d'Irébou ont déclaré, affirme-t-on, qu'ils ne viendront plus acheter l'ivoire à Iboko, parce que l'homme blanc y est établi. On me demande si je ferai ce commerce. Je m'y engage, en réclamant quelques mois de temps pour achever mes travaux et pour faire venir du bas-fleuve de nouveaux articles et des fusils de traite. Ma réponse est la conséquence forcée des déclarations antérieures de Stanley et de Hanssens. Ces sauvages ne comprendraient pas nos agissements, si nous ne leur attribuions pas un but intéressé. Nous n'aurions aucune chance de succès, si nous déclarions venir dans leur pays pour réformer leurs mœurs vicieuses.

14 juin. Une couleuvre verte de palmier, dite *loukounga*, se glisse près de ma case; je veux la tuer. Les natifs me disent: « C'est un devin; il ne fait pas de mal. »

*15 juin.* On annonce que Boukoumbi, district à deux jours de pirogue en amont, va attaquer Mobounga, situé à quelques heures à l'est de chez nous. Ces deux points sont sur la rive gauche. Imbembé me demande de prendre part à la lutte en faveur des Boukoumbi. Il y a quelques jours on est venu me solliciter contre Mobéka. On invoque toujours dans ce but notre alliance de sang. Je répond invariablement n'avoir pas actuellement le temps de m'occuper d'autre chose que de bâtir. Remarquons que Mata-Buiké a fait un pacte de fraternité avec le chef de Mobounga et que cela n'empêche pas ses neveux de me demander de coopérer à vaincre celui-ci. Mon abstention décide celle des proches du vieux chef absent, mais quelques partis se sont formés, ont armé leurs pirogues, et naviguent devant les autres villages en faisant de la propagande contre Mobounga. Les griefs d'Iboko et de Mabali sont nuls; il s'agit simplement de profiter d'une querelle étrangère et de se mettre d'un côté pour piller l'autre.

L'embauchage a du succès. Sans palabre, sans intervention des chefs, des contingents s'embarquent de toutes parts.

*16 juin.* Dans l'après-dîner, départ de l'expédition guerrière vers Mobounga. Les canots de Mabali nous dérobent leur marche derrière les îles. J'ai compté une trentaine de pirogues.

La nuit dernière, un léopard s'est introduit chez Buiké à vingt mètres de la station, s'est attaqué à une chèvre et l'a tuée. On a pu accourir au bruit et le mettre en fuite.

Mon toit est commencé. Au lieu d'une pénurie de travailleurs indigènes, j'en ai eu surabondance; il a fallu en chasser. Les échafaudages étaient pris d'assaut. Puis, l'on s'est mis à chanter; un obligé spectateur a été chercher un tambour pour l'accompagnement. Le travail a marché très vite.

Que de cris, que de discussions pour le payement! J'avais au début pris note des noms des engagés. Ils ont été très étonnés de me les entendre répéter quelques heures plus tard. C'est la première fois qu'ils comprennent nettement le but de l'écriture, bien que je leur aie dit souvent : « C'est le gardien des paroles. »

Ils continuent néanmoins à lui attribuer des vertus extraordinaires, telles que ma communication instantanée à des distances énormes avec N'Sassi et Boula Matari, la production des étoffes, etc. — Le quart du toit a été couvert. La reprise a duré de six à dix heures du matin. Les Ba-Ngala ne travaillent pas au fort soleil; il y avait cinquante

hommes, six femmes et vingt-deux gamins à l'œuvre. Le concours des enfants ouvre toute une perspective d'espoir pour l'éducation de ce peuple.

*17 juin.* Le deuxième quart de mon toit est placé. Il règne déjà plus d'ordre dans l'enrôlement et dans le règlement.

Aux premières lueurs du jour, nous avons entendu très faiblement une fusillade lointaine vers l'autre rive. Mobounga était attaqué. A midi les premières pirogues de guerre rentrèrent. La bataille avait été une surprise victorieuse. Des morts et des prisonniers étaient ramenés. Dans un canot qui aborda à quelques mètres de la station, je remarquai un corps décapité et mutilé. A cet instant, une autre embarcation l'accosta vivement; en un rien de temps, un des hommes qui la montaient eût coupé un bras de ce cadavre et l'emporta en riant. A deux heures, le mort, un prisonnier capturé pendant la lutte, fut dépecé sur la plage et partagé entre les Ba-Ngala. Nous en avons vu passer devant nous, emportant leur morceau bien dressé dans une feuille de bananier. Mes hommes n'ont pu retenir un cri d'horreur. Le soir, il y a eu grande danse et festin. La preuve du cannibalisme de nos voisins est faite. Il serait inefficace et inopportun d'essayer de les en détourner dans cette période initiale.

*19 juin.* Mon toit est terminé.

*20 juin.* Commencement de la maçonnerie de la maison. Il a fallu creuser des trous pour trouver l'argile nécessaire. Ces excavations, faites non loin de la rive, ont révélé la structure du terrain sur quelques mètres de profondeur. On trouve d'abord l'humus mélangé de sable fin sur une épaisseur de vingt à quarante centimètres, puis une couche d'argile d'un gris foncé, souvent mêlée à des rochers ferrugineux mamelonnés à la surface, cellulés à l'intérieur et dont la consistance varie de la dureté métallique à une grande friabilité. Ces rochers sont de même nature (1) que ceux de l'Équateur et d'Oussindi. Vers un mètre cinquante à deux mètres de profondeur, apparaît l'argile jaune. Dans l'argile grise, on rencontre souvent une couche de dix à vingt centimètres de gros gravier quartzeux. L'épaisseur des couches n'est pas toujours uniforme; en certains points, le rocher affleure; en d'autres, le sable est plus épais. Dans les champs, le sable presque pur est à la surface.

(1) Le docteur Griffon du Bellay en signale de semblables sur les rives de l'Ogoué.

*21 juin.* Visite à Mankanza d'un certain M'Boka, un prétendu sorcier de Mabali. Il est vêtu presque comme une femme, mais avec une surcharge d'ornements à breloques sonores. Trois tambours l'accompagnent. Il a, paraît-il, tranché d'un coup une tête à Mobounga, ce qui le rend très intéressant et a décidé sa tournée. Il exécute de place en place des danses extraordinaires, moyennant paiement. Ses mollets excessivement développés dénotent une habitude très grande de cet exercice lucratif mais fatigant.

*22 juin.* Depuis deux jours, de fortes députations de plus haut sont au village et y donnent lieu à des discussions bruyantes. Leur but est de me faire inciter à la guerre contre Mobéka. Les Mankanza leur répètent ma réponse ordinaire à ce genre de propositions.

*24 juin.* Un étranger blesse N'Doumba, une de mes femmes de service, d'un coup de couteau à la main. Craignant une punition, il lève le pied et retourne dans son pays. Je déclare attendre le retour de Mata-Buiké pour réclamer une indemnité.

Les Ba-Ngala observent la forme de nos murailles en pisé qui s'élèvent, et ils jugent tout de suite que les fenêtres sont destinées à recevoir des fusils en cas d'attaque. Ils n'admettent pas qu'elles puissent surtout servir à donner de l'air et de la lumière aux locaux.

*26 juin.* Le soir, retour de Mata-Buiké ; il est stupéfait des progrès et des dimensions de ma maison. Sa figure est souriante. Le devin de Bolombo ne m'a pas nui.

*28 juin.* Fin du gros œuvre de la maçonnerie de ma maison ; il reste à attendre le séchage, avant de passer au crépissage. Comme il pleut souvent, il faudra du temps. Mais tel quel, le bâtiment ferait déjà un réduit sérieux contre une agression.

*30 juin.* Envoi de corvées pour couper les arbustes nécessaires à la palissade que je compte élever autour de la maison. Cette clôture aura dix pieds de haut, s'alignera du côté du fleuve sur la façade de la maison et ménagera derrière et sur les côtés une enceinte assez spacieuse pour les chèvres, les poules, la cuisine et les domestiques. En cas d'attaque, la garnison, dont les cases restent en dehors, viendra l'occuper.

Naturellement, les natifs ne sont pas prévenus de l'usage futur des arbustes. Le dressage de l'enclos devra se faire en quelques heures pour qu'ils se trouvent en présence d'un fait accompli. Une palissade donne toujours lieu chez eux à des commentaires pleins de défiance,

parce qu'Iboko n'étant presque jamais attaqué, ils n'en construisent qu'en vue d'une guerre offensive lointaine.

A cinq heures du soir, arrivée du *Royal* et d'une grande pirogue venant de Léopoldville.

Le chef de cette station a refusé tout renfort de blancs ou de noirs et il n'envoie pas une caisse de marchandises ou de cartouches (1). C'est-à-dire que pour la première et dernière fois au Congo des bateaux ont fait un voyage à vide ! Une série d'excellentes raisons existent, paraît-il, pour justifier cette manière de concourir au but commun. M. Nicholls, le capitaine du *Royal*, me dit que le colonel Sir Francis de Winton est nommé administrateur général en remplacement de Stanley retourné en Europe. Aucune notification ne m'est faite de cet important changement. Les stations du haut-fleuve ressentent déjà les effets du départ de Stanley. Le colonel de Winton est retenu dans le bas-fleuve par son travail d'organisation d'une administration un peu régulière.

M. de Brazza est enfin installé à Brazzaville; il a aussi un poste à N'Ga-Ntchou; s'étant présenté à Kinschascha pour négocier avec les indigènes, ceux-ci l'ont très mal reçu. Souhaitons que cet incident s'arrange à l'amiable.

Dans le haut-Congo, le commandement, pour notre expédition, appartient, on le sait, au capitaine Hanssens; mais Léopoldville, sa base, est complètement indépendante de lui. Ainsi, le capitaine a une ligne de stations à surveiller et à ravitailler, mais il n'a pas d'action sur le lieu de dépôt des marchandises, des outils et des hommes, lieu qui est aussi le seul port de réparation pour ses bateaux. Cette organisation nous occasionnera, je le crains, encore bien des mécomptes. Le voyage inutile du *Royal* est un beau début.

Le *Royal* n'a reçu que sept hommes pour son équipage; pour la navigation, trois eussent suffi, mais si ce lourd bateau, à la coque non plate mais tranchante, avait donné sur un banc de sable, quinze hommes n'eussent pas été de trop pour le dégager. Ce nombre eût aussi été nécessaire pour lui constituer une garde suffisante. Heureusement, M. Nicholls est un ancien quartier-maître de la marine royale britannique et il navigue avec la plus grande prudence.

La nuit même de son arrivée, un mouvement inusité se produit

(1) Je reçois seulement vingt charges de mitakou.

dans nos environs. Buiké vient de la part de son père prévenir une demande d'explications. Mata-Buiké a appris la présence dans une île, près de Bolombo, de trente-cinq femmes des N'Gombé de la rive gauche occupées à un défrichement. Il espère donner un magnifique coup de filet dans cette bande et me prie de ne pas m'inquiéter du branle-bas de combat. A minuit, les pirogues indigènes sont parties avec le vieux roi.

2 juillet. L'expédition en razzia n'est pas encore revenue; j'engage M. Nicholls à l'éviter par la rive droite, car nous pourrions être trompés sur son objectif réel. Le *Royal* part de grand matin.

Les deux mille arbustes destinés au *boma* (palissade; en kiba-ngala *loubala*) sont réunis; la tranchée pour recevoir leurs pieds est creusée; en six heures, le boma est dressé.

Étonnement des indigènes.

— Méditez-vous la guerre?

— Jamais; je me protège contre les voleurs.

— Que vous a-t-on volé?

— Quatre chèvres, le jour du départ de N'Sassi; et depuis, un drapeau, un fusil et un manteau. Je n'ai pas voulu réclamer, les discussions m'ennuyent et me font perdre du temps; mais je me mets à l'abri de nouveaux larcins.

Les natifs, bien qu'ils connaissent ces vols depuis longtemps, restent incrédules et envoient des messagers pour rappeler les guerriers partis l'avant-veille.

3 juillet. Retour de Mata-Buiké. Il a échoué dans son projet de capture et a rencontré le *Royal*, dont le chef lui a dit marcher à vide et a annoncé sa réapparition dans huit jours avec un plein chargement de marchandises. Evidemment, M. Nicholls lui a fait un conte pour se débarrasser de lui; le steamer avait été tout à coup entouré par trente-cinq pirogues débouchant d'un canal étroit.

Le roi me demande des explications sur la palissade; je réédite celles de la veille. Ce qui lui paraît le plus plausible, c'est l'idée du parc aux chèvres clôturé. Je demande une indemnité pour la femme blessée il y a quelques jours. Mata-Buiké me répond: « L'auteur de la blessure s'est sauvé dans son pays; je ne puis le reprendre. Jamais un de mes sujets ne vous fera du mal. »

Je me contente de cette assurance.

5 juillet. La confiance est revenue. Tout Mankanza se forme en

cortège, les femmes couvertes des étoffes, des perles et des bracelets donnés par le capitaine Hanssens. La procession parcourt les villages en chantant et en buvant. Voici la raison de cette fête. Iboko, jadis grand marché d'ivoire et d'esclaves, a perdu son ancienne activité commerciale, parce qu'ayant acquis beaucoup de fusils, ses habitants sont devenus pirates et bandits, ont intercepté les convois et fait la guerre à tous leurs voisins. L'installation de l'homme blanc dans le pays, avec toutes ses richesses, est considérée comme le signal d'une renaissance inespérée, extraordinaire, merveilleuse même. De là, des réjouissances qui ont, en outre, l'avantage d'exciter le dépit des rivaux.

On chante ceci :

« Longoula likolo

» An nzira ya M'Boula Matari. »

Traduction :

« Otez votre jambe

» Du chemin de Stanley... »

Cela veut dire : « Faites le chemin large pour le grand chef blanc ; il sème la richesse sur ses pas. » Une autre strophe dit :

« Kira likoko hé !

» Mouéfa adjali na bisso. »

« Apprêtez la canne à sucre, hé !

» Mouéfa reste chez nous. »

Autrement dit : « Nous pouvons boire à gogo ; nous avons en Mouéfa un ami riche. »

*6 juillet.* Les pluies sont énormes depuis quelque temps et de terribles orages les accompagnent. Lorsque, réfugié dans ma case basse qu'entourent de hauts palmiers, j'entends la foudre tomber à courte distance, je pense involontairement au sort qui attendrait mes soldats si elle frappait ma hutte, dans laquelle mes marchandises et mon lit sont disposés à côté de trois mille cinq cents cartouches et de vingt mille fils de laiton. Privés de marchandises et de munitions, le passage de mes hommes à la broche ne serait pas douteux.